

«QUAND TAIRE, C'EST FAIRE» . . . OU LE SILENCE PERFORMATIF DANS LA POÉSIE DE PINDARE

Que dans son opuscule consacré à la *Descriptio silentii* (1544) Celio Calcagnini¹⁾ cite Pindare parmi les rares auteurs auxquels il fait référence dans ce court traité ne peut manquer d'éveiller l'attention et de piquer la curiosité. Le registre lexical, tout comme le thème, du silence appartient en effet si bien au domaine des raretés que la notion et son usage semblent faire corps et qu'il faut regarder comme une invitation à un détour curieux sa récurrence dans un corpus donné. En matière de lexicologie, la rareté revêt en effet deux formes différentes: rareté voire unicité des attestations pour ce qu'on nomme hapax, rareté d'emploi dans tel ou tel corpus pour des mots d'usage courant et convenablement répertoriés par les dictionnaires. Les premiers sont spontanément l'objet de la curiosité des philologues, les seconds, s'ils sont soumis comme tous les lexèmes à l'investigation étymologique et sémantique, n'attirent pas outre mesure l'attention des exégètes parce que le petit nombre de leurs occurrences détourne des investigations qu'appellent de plus vastes corpus.

Quantitativement peu nombreux dans le corpus pindarique (dix-huit occurrences), les mots apparentés au champ sémantique du silence y sont pourvus d'une prégnance particulière que l'allusion de l'humaniste italien atteste indirectement. Dans une poésie

1) C'est en parcourant la traduction récente du Dictionnaire du mensonge de Pio Rossi, à laquelle est jointe celle de l'opuscule de Calcagnini (traduction par M. Gallot, Nantes 1993), que nous avons découvert ce texte fort peu connu. L'édition originale se trouve dans *Caelii Calcagnini... Opera aliquot...*, Bâle 1544, 491-494. L'allusion à Pindare est la suivante: «Pindarus Epaminondā laudibus tollens non facile alterum reperisse dixit, qui plura sciret aut pauciora loqueretur» (491). Sur cet humaniste italien voir Ch. G. Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, t. I, Leipzig 1750, 1556-1557. L'humaniste F. Bacon, baron de Verulam, se montre également sensible au thème du silence chez Pindare qu'il évoque dans *De dignitate et augmentis scientiarum. Libri IX*, Paris 1624, livre VIII, chap. I, 417-418: «Pindarus... huiusmodi quidpiam ei aculatur: *Interdum magis afficiunt non Dicta, quam Dicta*. In hac parte igitur, *Tacere*, aut quod *Silentio* proximum est, *Brevis* admodum esse decrevi».

où l'«harmonie austère» de la composition²⁾ donne une place et une couleur propres à chaque mot, les termes qui appartiennent au champ sémantique de la parole et du chant, et de leurs contraires, sont propres à retenir l'attention parce qu'ils sous-tendent naturellement la démarche poétique de Pindare.

Revers ou envers, négatif ou double muet, de la parole, le silence est pour ainsi dire naturellement contenu dans le chant poétique dont il est apparemment la négation. L'examen dans le corpus pindarique des termes relevant du champ sémantique du silence, à savoir les séries parallèles σιγ- et σιωπ-, révèle que le poète lyrique fait de ce registre lexical un usage signifiant et toujours motivé. L'analyse s'enrichira ici d'une étude préalable du corpus épique qui doit permettre de dégager des constantes sémantiques et phraséologiques distinctes selon les auteurs et les genres littéraires. Nous nous garderons d'opposer d'emblée les deux séries morphologiques en postulant un clivage morpho-sémantique³⁾, mais nous considérerons l'ensemble des occurrences sans autre a priori méthodologique que la volonté de prendre en compte tous les critères philologiques et linguistiques internes suggérés par le texte. La perspective sera donc synchronique et exclura les considérations d'ordre diachronique et étymologique⁴⁾.

Le silence épique

Le corpus épique du silence se réduit de facto aux seules épopées homériques puisque l'œuvre hésiodique⁵⁾ n'offre pour seul exemple du champ lexical en question que l'unique occurrence de σιγή au vers 104 des *Travaux*, qui mérite du reste considération,

2) Les manifestations diverses de cette caractéristique de la syntaxe et du style de Pindare sont étudiées dans notre livre, *La syntaxe de Pindare*, Paris-Louvain 1993, passim.

3) La tentation légitime de définir la nuance propre de chaque mot est attestée dès l'Antiquité, par exemple chez Ammonius, *De adfinium vocabulorum differentia* 441 Nickau: σιωπή σιγῆς διαφέρει. σιωπή μὲν γάρ ἐστι κατάσχεσις λόγου, σιγῆ δὲ στέξις λόγου.

4) La notice de Chantraine, D. E. L. G. 1008, s. v. σιωπάω, écarte prudemment toute tentative de différenciation sémantique entre les mots: «Ces mots fonctionnent comme des synonymes de σίγα, σιγάω, etc., auxquels ils sont apparentés». Pour l'étymologie: «Tout le système est issu de σίγα, σιγή, σιγάω, qui reposent en définitive sur une onomatopée; le groupe de σιωπή, σιωπάω est ancien mais résulte d'une variation secondaire, p.-ê. par recherche d'expressivité». Voir aussi la notice de σίγα, 1001.

5) M. Hofinger, *Lexicon Hesiodicum*, Leiden 1978, s. v.

comme nous le verrons plus loin. Si les occurrences homériques en revanche sont nombreuses, elles n'en sont pas pour autant l'expression d'une infinité de nuances sémantiques. Leur analyse requiert la prise en compte de plusieurs critères, au nombre desquels figurent en bonne place la récurrence formulaire et la combinatoire phraséologique épique. Les occurrences homériques ressortissent à la quasi-unanimité à la répétition formulaire, qu'il s'agisse d'une part des emplois de l'impératif $\sigma\acute{\iota}\gamma\alpha$ en Ξ 90, ξ 493, ρ 393, τ 42, τ 486, ou de ceux du datif figé en emploi adverbial⁶⁾ $\sigma\iota\gamma\eta$ en Γ 420, Δ 431, H 195, ν 76, \omicron 391, \omicron 440, ϕ 388, tous exemples où la forme dissyllabique verbale ou nominale constitue le spondée initial de l'hexamètre, et d'autre part des emplois du datif $\sigma\omega\pi\eta$ comme clausule en Γ 95, Z 404, H 92, H 398, Θ 28, I 29, I 190, I 430, I 620, I 693, K 218, K 313, Ξ 310, Σ 556, Ψ 676, α 325, α 339, η 154, θ 234, κ 140, λ 333, ν 1, ν 309, \omicron 463, π 393, ν 320. L'occurrence hésiodique signalée plus haut entre dans la première catégorie énumérée, celle de $\sigma\iota\gamma\eta$ en tête de vers; bien qu'elle soit sans conteste tributaire du point de vue formel de l'emploi homérique, elle se situe néanmoins dans un passage dont le sens est loin d'être quelconque comme nous l'expliquerons plus bas.

Ne pas parler pour ne pas être entendu

Plus encore que la récurrence formulaire qui est sans surprise et ne requiert pas de longs commentaires, c'est l'examen de l'environnement syntaxique et sémantique des lexèmes en question qui doit retenir l'attention. De manière tout à fait remarquable, toutes les occurrences de l'impératif répondent au schéma phraséologique bien identifié de l'expression de l'ordre sous la forme dédoublée de l'impératif positif et de la défense négative⁷⁾; on trouve ainsi dans les cinq occurrences – qui, on le notera au passage, constituent les seules formes du paradigme verbal de $\sigma\iota\gamma\acute{\alpha}\omega$ dans le corpus homérique, si l'on excepte $\sigma\iota\gamma\acute{\alpha}\nu$ représentée au vers 93 de l'*Hymne à Hermès* dans un passage délicat où il convient d'attribuer aux dif-

6) Comme l'observe H. Estienne, *Thesaurus Graecae Linguae*, VII 219, s. v., «Dativ. $\Sigma\iota\gamma\eta$ in adverbium abiit. . .».

7) Voir sur ce point H. Humbach, *Aussage plus negierte Gegenaussage*, *MSS* 14, 1959, 23–33; J. Gonda, *Stylistic repetition in the Veda*, dans *Verhandelingen der koninklijke nederl. Akad. van Wetenschappen*, 65, 3, Amsterdam 1959, chap. IV *Positive and negative expression of the same thought*, 87–108; R. Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden 1967, §§ 551–556, p. 266–269, J. Hasenohr, *Deux formules d'encouragement chez Homère: $\mu\eta$ δεῖδιθι et $\theta\acute{\alpha}\rho\sigma\epsilon\iota$* , *Mélanges J. Taillardat*, Paris 1988, 83–92.

férents infinitifs une valeur impérative – un enchaînement séquentiel σίγα – μή: σίγα νῦν, μή τις (ξ 493), σίγα, μή . . . (ρ 393, τ 486, Ξ 90) et σίγα καὶ κατὰ σὸν νόον ἴσχανε, μηδ' ἐρέεινε (τ 42) où l'impératif positif est lui-même dédoublé. Ces emplois peuvent être subdivisés, du point de vue sémantique et syntaxique, en deux types: le type A qu'on peut schématiser par [x, non-x] et le type B par [x, non-y]. Le type A qu'on trouve en ρ 393 et τ 42 repose sur la redondance canonique où le dédoublement de l'ordre revient à l'expression, successivement positive et négative, de l'idée de silence, à savoir [silence, non-parole]. Dans la seconde séquence, véritablement «impérative-négative», où le verbe figure à la deuxième personne du singulier, l'idée de silence est glosée par un lexème ou un syntagme qui dénote l'idée de parole: μή μοι τοῦτον ἀμείβεο πόλλ' ἐπέεσσιν (ρ 393), μηδ' ἐρέεινε (τ 42). Dans le type B, en revanche, la seconde séquence ne renvoie pas au silence comme non-parole, mais comme non-entente ou non-écoute. Ce n'est plus l'interlocuteur qui y est visé, mais l'auditeur indésirable (τις – ἄλλος) auquel renvoie la troisième personne du singulier du verbe; les propositions négatives au subjonctif peuvent y être comprises aussi bien comme des défenses que comme des finales selon qu'on retiendra l'interprétation paratactique ou hypotactique, la première solution étant plus conforme au caractère oral et idiomatique de ce type de structure et à la présence dans deux exemples de la particule τε: μή τις σευ Ἀχαιῶν ἄλλος ἀκούσῃ (ξ 493), μή τις τ' ἄλλος ἐνὶ μεγάροισι πύθηται (τ 486), μή τις τ' ἄλλος Ἀχαιῶν τοῦτον ἀκούσῃ (Ξ 90). Les cinq occurrences de l'impératif σίγα offrent donc, pour ainsi dire idéalement, une définition du silence selon les deux points de vue complémentaires de l'émission et de la réception de paroles.

L'occurrence du vers τ 502, ἀλλ' ἔχε σιγῇ μῦθον, bien qu'isolée, est intéressante: Ulysse demande à Euryclée de faire comme si elle n'avait jamais rien entendu, c'est-à-dire de renvoyer au silence les propos par lesquels il vient d'évoquer la perspective de sa vengeance. Il s'agit autant de tenir sa langue que de garder un secret. Le vers interpolé σ 142, ὃ γε σιγῇ δῶρα θεῶν ἔχοι, présente une construction similaire avec le tour [ἔχω – objet – σιγῇ]; à la traduction par «jouir en silence des dons qu'envoient les dieux» de V. Bérard, on peut préférer «garder le silence sur les dons . . .», de même qu'en τ 502 il s'agit de «garder le silence sur (mes) propos». La tournure analytique [ἔχω – objet – σιγῇ] servirait ainsi d'équivalent à la construction transitive, non attestée dans Homère mais que nous trouvons chez Pindare, de σιγάω avec un objet externe. On

rapprochera aussi de ce sous-type le vers ν 309 ἀλλὰ σιωπῆ | πάσχειν ἄλγεα πολλά où le silence consiste à la fois en la non-divulgation d'un secret (μηδέ τῷ ἐκφάσθαι μήτ' ἀνδρῶν μήτε γυναικῶν 308) et en une souffrance discrète.

Le groupe des occurrences nominales présente une homogénéité comparable aux emplois verbaux du groupe σιγ-, puisque les substantifs figurent invariablement sous la forme du datif singulier σιγῆ ou σιωπῆ. Si du point de vue syntaxique la série σιγῆ ne présente aucun caractère remarquable, du point de vue sémantique elle demande à être subdivisée en sous-classes en fonction de co-occurrences syntagmatiques particulières. S'y joignent les formes de la série σιωπ- absentes – à l'exception de ν 309 d'interprétation difficile – du premier type d'emplois examiné.

Quelques occurrences s'inscrivent dans le prolongement des emplois verbaux. Le vers \omicron 440, σιγῆ νῦν· μή τίς με προσαυδάτω ἐπέεσιν, auquel un scholiaste préfère significativement la variante σίγα⁸), entre dans le schéma de dédoublement défini ci-dessus. Quant au vers H 195, εὐχέσθε... | σιγῆ ἐφ' ὑμείων, ἵνα μὴ Τρωῆς γε πύθωνται | ἦε καὶ ἀμφαδίην..., il relève de la série d'occurrences où le silence est destiné à écarter toute écoute; l'association au verbe «prier» du complément de moyen «en silence» implique ici non pas une négation de la parole, mais une parole silencieuse, voire une parole intérieure.

Agir sans parler ou «agir»

Un lot important d'emplois nominaux est constitué par les cas où σιγῆ accompagne une verbe de mouvement pour désigner un geste accompli sans parole et sans attirer l'attention. On trouve ainsi les verbes ἀναστάντες, ἴθι, ἐβήσετο καὶ κατέλεκτο, ἄλτο, ἴσαν, βῆ, ἔαται, εἴατο qui expriment tous le mouvement ou son contraire, à savoir l'immobilité. Les exemples détaillés sont les suivants: ἀλλ' ἄγε σιγῆ τοῖον ἀναστάντες τελέωμεν | μῦθον (δ 776), ἀλλ' ἴθι σιγῆ τοῖον (η 30), ἴσαν σιγῆ (Γ 8), ἀκῆν ἴσαν... | σιγῆ δεϊδιότες σημάντορας (Δ 431), ἀν δὲ καὶ αὐτὸς ἐβήσετο καὶ κατέλεκτο (ν 76), σιγῆ δ' ἐξ οἴκοιο Φιλοτίους ἄλτο θύραζε (φ 388), βῆ δὲ... | σιγῆ, πάσας δὲ Τρωῆας λάθεν (Γ 420), οἱ δὲ νῦν ἔαται σιγῆ (Γ 134), πάντες ἐπ' αὐτόφιν εἴατο σιγῆ | Ἄργεῖοι... ἀκούοντες βασιλῆος (T 255). Dans ce type d'occurrences, la présence du complément σιγῆ à côté du verbe de

8) Cf. W. Dindorf, Scholia Graeca in Homeri Odysseam, Oxford 1855 (repr. Amsterdam 1962), 618: λείπει τὸ ἔστω H.

mouvement dénote l'accomplissement d'un acte en même temps que la discrétion qui en fait un acte solitaire et pour ainsi dire sans témoin. C'est de cette catégorie que relève l'unique exemple hésiodique, à savoir νοῦσοι – αἶ δ' ἐπὶ νυκτὶ | αὐτόματοι φοιτῶσι κακὰ θνητοῖσι φέρουσαι | σιγῇ, ἐπεὶ φωνὴν ἐξείλετο μητίετα Ζεὺς (Trav. 102–104) où la co-occurrence formulaire du verbe de mouvement et du datif σιγῇ s'enrichit d'une rallonge causale qui assume pour ainsi dire une fonction de remotivation⁹) contextuelle dans un passage où l'évocation du mythe de Pandore s'accompagne de la personification des sentiments (Espoir) et des vicissitudes (maladies) humaines. Plusieurs occurrences homériques de σιωπῇ entrent également dans cette rubrique: νῆα καταγαγόμεσθα σιωπῇ (κ 140), οἱ δὲ σιωπῇ | νεκροὺς πυρκαϊῆς ἐπενήνεον (H 427), αἶ κε σιωπῇ | οἴχωμαι πρὸς δῶμα (Ξ 310), pour l'expression de l'immobilité: βασιλεὺς δ' ἐν τοῖσι σιωπῇ | σκῆπτρον ἔχων ἐστήκει (Σ 556), de l'acquiescement comme mouvement de tête silencieux: ὁ δὲ τῇ κατένευσε σιωπῇ (ο 463), καὶ Πατρόκλῳ ὄγ' ἐπ' ὄφροσι νεῦσε σιωπῇ (I 620), ὁ μὲν μειδήσεν ἰδὼν ἐς παῖδα σιωπῇ (Z 404). Les occurrences nominales au datif circonstanciel-adverbial ajoutent donc au verbe une modalité «minorante» qui en nuance le sens et la portée et en atténuent pour ainsi dire le signifié, ce que l'on pourrait symboliser par la formule «faire».

Se taire pour écouter

Mais l'idée de silence se trouve majoritairement associée à la notion d'écoute attentive à une parole autre. Pour le groupe σιγ- on ne peut citer que le vers ο 391 Ξεῖν', ἐπεὶ ἄρ' δὴ ταῦτά μ' ἀνείρεαι ἠδὲ μεταλλάξ | σιγῇ νῦν ξυνίει καὶ τέρπεο... où le silence est lié au changement de locuteur dans le dialogue (Eumée s'apprête à répondre aux questions pressantes d'Ulysse). Se taire est pour ainsi dire synonyme dans ce cas de «laisser la parole pour écouter», sans que référence soit faite à une tierce personne, à l'auditeur indésirable que nous avons défini plus haut. Se taire, c'est en la circonstance accepter un dialogue équilibré et «prêter» son attention à un Autre présent en face de soi. Il semble que cet usage soit le domaine privilégié du groupe σιωπ- dont on trouve trois occurrences verbales: σιωπᾶν λαὸν ἀνώγει | ... ὥς ... μῦθον ἀκούσειαν (B

9) Sur l'articulation motivation / remotivation dans les textes épiques, voir notre article Φίλος: motivation et démotivation étymologiques, Inf. Gramm. 34, juin 1987, 36–41.

280), σιωπήσαι τ' ἐκέλευσεν | Ἀργείους· ὁ δ' ἔπειτα μετηύδα ἰσόθεος φῶς (Ψ 568), de facture similaire, où injonction est faite par un individu à un groupe de se taire pour écouter; dans le troisième exemple, εἰ γάρ τοι, βασιλεια, σιωπήσειαν Ἀχαιοί | οἷ' ὃ γε μυθεῖται, θέλγοιτό κέ τοι φίλον ἦτορ (ϩ 513) Eumée exprime à Pénélope le vœu que les prétendants fassent taire leurs bavardages pour que la parole d'Ulysse puisse se faire entendre et ainsi charmer la reine d'Ithaque. Les nombreuses occurrences nominales, parallèles à σιγή, du datif σιωπῆ illustrent abondamment l'idée de la corrélation du silence et de l'écoute d'une parole. Le vers formulaire ὦς ἔφατ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῆ qui se rencontre en θ 234, λ 333, ν 1, π 393, υ 320, Γ 95, Η 92, Η 398, Θ 28, Ι 29, Ι 430, Ι 693, Κ 218, Κ 313, Ψ 676 dénote le silence d'un auditoire collectif à l'égard de la parole d'un seul. La deuxième partie du vers figure dans η 154 où le silence précède la parole au lieu de la suivre, puisqu'il s'agit d'écouter parler Echénéos (μετέειπε γέρων ἥρωσ Ἐχένης). Dans trois autres passages, le silence manifeste l'attention au chant: τοῖσι δ' αὐδὸς ἄειδε περικλυτός· οἱ δὲ σιωπῆ | εἶατ' ἀκούοντες (α 325), τῶν ἐν γέ σφιν ἄειδε παρήμενος· οἱ δὲ σιωπῆ | οἶνον πινόντων (α 339), Πάτροκλος δέ οἱ οἶος ἐναντίος ἦστο σιωπῆ | δέγμενος Αἰακίδην, ὅποτε λήξειεν αἰείδων (Ι 190) ou à une recommandation: σιωπῆ ἦσο, ἐμῷ δ' ἐπιπέθεο μύθῳ (Δ 412). On peut dire de tous ces passages que le silence-σιωπή se caractérise dans l'épopée comme une notion positive, le terrain propice de l'écoute attentive et déférente.

En conclusion de cette analyse rapide des emplois homériques, on retiendra surtout que le champ sémantique du silence, réparti entre les deux séries morphologiques σιγή et σιωπή, se prête dans le corpus épique à une classification cohérente, même si quelques rares occurrences isolées se situent en marge des catégories définies. Nos conclusions diffèrent de celles de T. Krischer¹⁰⁾ qui, s'il corrige avantagement les vues, plus psychologiques et mentalistes que linguistiques, de J. H. Schmidt dans la *Synonymik der griechischen Sprache*¹¹⁾ livre cependant une analyse inachevée, dans

10) Σιγᾶν und σιωπᾶν, Glotta 59, 1981, 93–107. Il compare la complémentarité des deux verbes aux mots latins *silere* et *tacere* et les définit respectivement par «nichts sagen» et «willentlich nichts sagen» (100). L'ouvrage de S. Besslich, *Schweigen – Verschweigen – Übergehen. Die Darstellung des Unausgesprochenen in der Odyssee*, Heidelberg 1966, porte un titre fallacieux puisqu'il livre une étude thématique sur le non-dit plutôt qu'une analyse sémantique d'un champ lexical déterminé. Il en va de même de G. Schnayder, *De antiquorum hominum taciturnitate et tacendo*, Wrocław 1956.

11) T. I, Leipzig 1876, 215–222.

la mesure où il ne prend pas suffisamment en compte les phénomènes de conditionnement paradigmatique et syntagmatique qui président, en même temps que les nuances lexicales proprement dites, à l'emploi des deux séries morpho-sémantiques. L'examen détaillé de l'ensemble des occurrences homériques permet de proposer un nouveau découpage. Σιγ- (σιγάω, σιγή) dénote le silence comme absence de bruit ou de parole et la volonté d'échapper à tout témoin auditif, en un mot, peut être glosé par «se taire pour ne pas être entendu», tandis que σιωπή caractérise le silence comme disponibilité et disposition à l'écoute, en un mot, peut être explicité par «se taire pour entendre ou écouter». Dans tous les cas, le silence apparaît comme une composante naturelle des rapports intersubjectifs entre les personnages de l'épopée, c'est-à-dire une composante narrative associée, comme virtualité, à la parole dialogique interne au récit. Jamais, par conséquent, le silence ne porte sur la parole aédique. La parole épique qui dévoile la vérité héroïque dans une objectivité garantie par les Muses inspiratrices ne cèle donc rien volontairement, en tout cas *ne dit pas qu'elle cèle*. Nous verrons qu'il en va tout autrement de la poésie pindarique à l'appréciation de laquelle la rétrospective homérique s'imposait comme un préalable – et un contrepoint – heuristique nécessaire.

Le silence lyrique

Le nombre des occurrences pindariques des deux séries morphologiques examinées s'élève à dix-huit, ce qui peut sembler bien peu en comparaison de la cinquantaine d'occurrences homériques. Comme nous allons le voir dans les paragraphes suivants, ce petit corpus – important toutefois proportionnellement aux dimensions respectives des deux œuvres – offre une originalité sémantique digne d'intérêt.

L'unique occurrence pindarique du datif σιωπᾶ se trouve être un emploi homérique et figure de surcroît dans la plus épique des épinicies, à savoir la *Pythique* 4: le vers 57 ἦ ῥα Μηδείας ἐπέων στίχες, ἔπταξαν δ' ἀκίνητοι σιωπᾶ | ἦροες ἀντίθειοι πυκινὰν μῆτιν κλύοντες est une transposition lyrique du vers formulaire ὡς ἔφατ' οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ et correspond au sens, mis en évidence plus haut, de «se taire pour écouter» dans un environnement syntagmatique conforme aux composantes dégagées.

Les occurrences restantes présentent, du point de vue morpho-syntaxique, une diversité intéressante. Le substantif σιγά est

représenté au génitif et au datif (datif simple et datif prépositionnel). Mis à part l'emploi homérique déjà examiné, le substantif $\sigma\omega\pi\acute{\alpha}$ se rencontre au nominatif pluriel. L'adjectif dérivé $\sigma\iota\gamma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$ caractérise un substantif avec α -privatif. Mais surtout les formes des verbes dénommatifs $\sigma\iota\gamma\acute{\alpha}\omega$, $\sigma\iota\gamma\acute{\alpha}\zeta\omega$, $\sigma\omega\pi\acute{\alpha}\omega$, $\delta\iota\alpha\sigma\omega\pi\acute{\alpha}\omega$, constituent la majorité des emplois.

Il n'entre pas dans notre propos de rappeler ici de manière détaillée les enjeux thématiques et littéraires de la parole lyrique. Nous nous contenterons d'en évoquer, pour les besoins de l'exposé philologique, les aspects les plus saillants.

L'épinicie qui repose sur la complémentarité essentielle de l'action glorieuse et de la célébration poétique confère à la parole lyrique une fonction performative¹²⁾ dont Pindare ne cesse d'affirmer la pertinence. Parce que la gloire agonistique est la manifestation en l'élude de la grandeur de la transcendance, le chant poétique trouve sa justification dans la célébration du divin que révèle l'immanence d'une victoire humaine. Le chant est $\kappa\omicron\sigma\mu\omicron\varsigma$, c'est-à-dire ornement et complément ou prolongement de l'exploit célébré¹³⁾. Or cet ornement vocal et verbal qui dévoile plus qu'il ne recouvre conduit à définir la parole comme la $\varphi\alpha\nu\epsilon\rho\acute{\alpha}$ $\delta\delta\omicron\varsigma$ (Ol. 6, 73), le chemin de la lumière¹⁴⁾ et de la vérité qui «révèle» ($\acute{\alpha}\lambda\eta\theta\epsilon\iota\alpha$) et soustrait à l'obscurité des ténèbres silencieuses. Le logos poétique est véridique à un double titre: il dit *véridiquement* ce qui est *vrai*, puisqu'il dévoile une $\delta\delta\omicron\varsigma\alpha$ dont l'authenticité est garantie par le caractère inné, donc divin, des aptitudes humaines. Si la parole est vérité, elle est précédée par la vérité des faits, à savoir le pouvoir révélateur des épreuves agonistiques: c'est ainsi qu'Olympie peut

12) Cette caractéristique fondamentale de la poésie lyrique est développée sous diverses formes dans La syntaxe de Pindare (voir n. 2), passim.

13) Voir aussi notre article $\pi\omicron\lambda\acute{\upsilon}\varphi\alpha\tau\omicron\varsigma/\pi\omicron\lambda\acute{\upsilon}\varphi\alpha\nu\tau\omicron\varsigma$: morphologie étymologique et morphologie formulaire, Revue de Philologie 66, 1992, 97-107.

14) Le thème de la lumière dans Pindare et Bacchylide fait l'objet du très beau livre de D. Bremer, Licht und Dunkel in der frühgriechischen Dichtung, Bonn 1976, 231-310. Il définit (289) la complémentarité de la parole et de l'action comme «Schein und Widerschein». De même, H. Maehler, Die Auffassung des Dichterberufs im frühen Griechentum bis zur Zeit Pindars, Göttingen 1963, 85, emploie les expressions «Polarität von Tat und Ruhm» et «Korrelation zwischen Tat und Lied». B. Gladigow, Sophia und Kosmos. Untersuchungen zur Frühgeschichte von σοφός und σοφία, Hildesheim 1965, 49 n. 2, observe avec à-propos, «Es ist für griechisches Denken charakteristisch, daß sowohl die Dichtung als auch die Philosophie ihre tiefsten Kräfte aus einer Art «Lichtmetaphysik» schöpfen». Sur les liens entre le champ lexical de la lumière et celui du chemin dans Pindare, voir O. Becker, Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriechischen Denken, Berlin 1937, 61-62.

être caractérisée de δέσποιν' ἀλαθείας (Ol. 8, 1), comme lieu où l'ἀρετά se donne à voir dans sa nudité authentique. Il n'y a donc de révélation que du vrai et le discours vrai est la condition même de la perpétuation de l'exploit. La parole est mise au jour de la vérité, qui est mise au jour de la réalité. La poésie a ainsi pour fonction de faire connaître, c'est-à-dire de manifester par la parole, d'arracher au silence, d'exalter et d'immortaliser¹⁵). La parole poétique est acte de nomination et de célébration: en donnant corps à l'innommé, elle le pose à l'existence¹⁶) et en l'exaltant elle en révèle la grandeur; en même temps qu'elle contribue au rayonnement de l'être, elle est elle-même rayonnement.

Si la parole est dévoilement, le silence est la non-parole qui recouvre de ténèbres et dissimule sous l'absence de mots. Le silence pindarique n'est donc pas un vide, un état passif, mais un *agir négatif* que le poète dispense au même titre que la parole élogieuse¹⁷). C'est ainsi que l'on doit comprendre les syntagmes σιγᾶ καλύψαι dans ἔστι δέ τις λόγος ἀνθρώπων, τετελεσμένον ἔσδον μὴ χαμαὶ σιγᾶ καλύψαι (Ném. 9, 7)¹⁸), ὑπὸ σιγᾶ μελαίνα – κέκρυπται (Parth. 1, 9), (κατά)βροχ- / (κατα)ρροέω – σιγᾶ dans ἀλλ' ὅμως καύχασμα κατάβροχε σιγᾶ (Isth. 5, 51), μὴ σιγᾶ βροχέσθω (Fr. 240), οὐδὲ σιγᾶ καταρροῆ (Fr. 177b) comme des expressions périphrastiques faisant écho sous une forme antonymique à ἀ-λήθεια. Le silence est ainsi un acte volontaire qui enveloppe (καλύπτω, κρύπτω) ou inonde (καταβρέχω, καταρροέω) de ténèbres (ὑπὸ σιγᾶ μελαίνα Parth. 1, 9) une réalité insignifiante ou une non-réalité qui ne peut accéder aux mots. Il appartient au poète de dire ou de taire la réalité par un choix qui fait de lui l'interprète des dieux dispensateurs des grâces et des disgrâces. Si le chant est capable par sa puissance de faire

15) D. Bremer, *op. cit.*, 278, propose le triptyque «Erheben, Sagen, Erscheinenlassen».

16) D. Bremer, 286, parle de «Anagogik ans Licht». Pour d'autres développements sur ce sujet central dans Pindare, voir H. Gundert, *Pindar und sein Dichterberuf*, Frankfurt a.M. 1935, W. Beierwaltes, *Lux intelligibilis. Untersuchung zur Lichtmetaphysik der Griechen*, Diss. München 1957.

17) Cette idée est présente dans la démonstration sur le terme de πάροφαισις de G. B. Walsh, *The Varieties of Enchantment. Early Greek Views of the Nature and Function of Poetry*, Chapel Hill 1984, 42: «As a response to crime, then, silence appears to be a kind of reproach, an *active gesture* of condemnation rather than simply the absence of speech» (c'est nous qui soulignons).

18) Les scholiastes (schol. 13, III 151 Dr.) commentent ainsi: a. οὐ δεῖ τὸ ὑπὸ τινος κατεργαζόμενον καλὸν σιγῇ παραδιδόναι, ὥστε εἰς γῆν κατενεχθῆναι καὶ ἄδοξον διὰ τῆς σιωπῆς γενέσθαι. b. τὸ οὖν ἐπιτελεσθέν ἀγαθὸν οὐ δεῖ, φησί, τῇ σιγῇ παραδοῦναι οὐδ' ἀνεπισήμαντον ἀφεῖναι.

taire toute réalité extérieure à la célébration poétique (σειρήνα δὲ κόμπων – κείνων, ὃς Ζεφύρου τε σιγάζει πνοὰς αἰψηρὰς Parth. 2, 16), le non-chant révèle la non-action, la non-réalité, le non-exploit. Le silence est donc l'*expression* muette de l'échec, de l'inaccompli, ce que traduisent les termes morphologiquement négatifs ἀμαχανίαν, ἀπειράτων, ἄγνωτοι figurant dans les vers σιγαλὸν ἀμαχανίαν ἔργω φυγῶν (Pyth. 9, 92)¹⁹, τῶν ἀπειράτων γὰρ ἄγνωτοι σιωπαί (Isth. 3/4, 48). L'affirmation de la supériorité du silence en certaines circonstances (ἔσθ' ὅτε πιστόταται σιγᾶς ὁδοί Fr. 180, 2; οὐ τοι ἅπασα κερδίῳ | φαίνοισα πρόσωπον ἀλάθει' ἀτρεκές· | καὶ τὸ σιγᾶν πολλάκις ἐστὶ σοφώτατον ἀνθρώπῳ νοῆσαι (Ném. 5, 18) confirme l'interprétation du *non-dire comme une forme autre du dire*. Alors que dans les poèmes homériques le héros peut être amené à «se taire» mais que le poète ne tait rien, dans Pindare les verbes σιγάω et σιωπάω renvoient majoritairement au *silence du poète* et offrent les premières attestations d'une construction transitive particulièrement significative: Ζεῦ πάτερ, τῶν μὲν ἔραται φρενί, σιγᾶ οἱ στόμα (Ném. 10, 29), «ce dont son esprit rêve, sa bouche la tait» (Puech), μήτ' ἀρετὰν ποτε σιγάτω πατρῶαν μηδὲ τούσδ' ὕμνους (Isth. 2, 44) «qu'il ne taise jamais la vertu de son père ni ces hymnes», τὸ δὲ μὴ Δὶ φίλτερον σιγῶμι πάμπαν (Fr. 81) «puissé-je taire entièrement ce qui déplaît à Zeus». Le composé figurant dans διασωπάσομαι οἱ μόρον (Ol. 13, 91) apparaît de surcroît au futur (première personne) dont la valeur performative est prégnante dans Pindare²⁰ pour les verbes de parole. Les trois tournures passives où le passif se présente bien comme la transformation diathétique d'un actif dont l'agent n'est pas exprimé apportent un argument supplémentaire à cette interprétation: ἄνευ δὲ θεοῦ σεσιγαμένον οὐ σκαιότερον χρῆμ' ἕκαστον (Ol. 9, 103)²¹, θνάσκει δὲ σιγαθὲν καλὸν ἔργον (Fr. 121, 4), μὲν πολλάκι καὶ τὸ σεσωπαμένον εὐθυμίαν μείζονα φέροι (Isth. 1, 63)²². Le silence, plus que l'envers muet de la parole poétique,

19) Les scholies comportent le commentaire suivant: τῷ ἔργῳ τὴν μὲν σιγῶμένην ἀμαχανίαν φυγῶν, εὐκλείαν δὲ κατακτησάμενος. ἀμήχανον δὲ τὴν σιγῆν εἶπεν, ὅτι κατηφείς εἰσιν οἱ νικηθέντες (schol. 163, II 236 Dr.).

20) Voir La syntaxe de Pindare (cf. n. 2).

21) Pour les différentes interprétations possibles de cette phrase, voir schol. 156a-l, I 302–303 Dr.

22) Glosé par les scholiastes: a. τὸ σιωπηθὲν καλῶς μείζονα παρέχει τῷ ἐγκωμιαζομένῳ χάριν. b. ἄλλως . . . πολλάκις καὶ τὸ σεσιωπημένον μείζονα τὴν εὐκλείαν φέροι. φησὶ δὲ τοῦτο ὡς καὶ ἀδυνάτως ἔχον λόγῳ τὰ τοῦ νικηφόρου ἐρμηνεύσαι κατορθώματα (schol. 88, III 210–211 Dr.). La nuance que T. Krischer, art. cité, 96–97, propose de mettre au jour entre σεσωπαμένον et la variante σεσιωγαμένον – que beaucoup ont été tentés de lui substituer, comme l'atteste la notice

apparaît donc comme une parole impossible ou volontairement réprimée, en quoi il peut être dit performatif: il est une parole qui ne dit rien, mais n'en est pas moins signifiante.

Les autres occurrences lyriques souffrent d'une absence de contexte et présentent des nuances variables, où l'on peut reconnaître l'influence de l'emploi épique: Théogn. 295, 420, 613, 626, Solon 4, 15, Ion 26, 8, Simonide 582, Ad. 1037, 27 (PMG).

Seule occurrence à confirmer valablement l'interprétation du silence lyrique en dehors du corpus pindarique, le vers πράξα[ντι] δ' εὔ οὐ φέρει κόσμ[ον σι]ωπά (3, 95) de Bacchylide²³, malgré sa fragilité, apporte par le contexte dans lequel il se situe (σὺν δ' ἀλαθ[εῖαι] καλῶν | καὶ μελιγλώσσου τις ὑμῆσει χάριν Κηίας ἀηδό- νος) une illustration supplémentaire à la thèse du non-dire performatif.

La comparaison des emplois épiques et des emplois lyriques des séries parallèles σιγ- et σιωπ- permet ainsi de mettre au jour deux systèmes sémantiques très différents l'un de l'autre. Dans le cas des poèmes homériques, les deux séries entretiennent des liens de complémentarité sémantique et morpho-syntaxique qui invitent à définir des catégories d'emplois clairement délimitées et spécifiées. Dans le corpus pindarique, une constellation d'emplois divers repose sur une alternance poétique des deux séries commandée par le souci de *variatio* et d'éventuelles contraintes métriques. Globalement défini comme non-parole, le silence épique offre des variations sémantiques contextuelles liées au jeu des associations syntagmatiques et aux nuances véhiculées par deux morphèmes

du Pindaricum Lexicum d'Æmilii Portus, Hanoviae 1606, 484–485 (sur l'intérêt de ce dictionnaire pour les recherches pindariques, voir notre article Lexicographie pindarique: aperçu épistémologique synchronique à travers le Pindaricum Lexicum d'Æmilii Portus, Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance 56, 1994, 729–744) – en traduisant dans un cas par «Oft bereitet auch das, was verschwiegen wurde, eine noch größere Freude» et dans l'autre par «Oft macht es noch größere Freude, wenn etwas ruhlos bleibt» est forcée et sert d'illustration à la distinction entre σιωπᾶν qui «negiert die Handlung des Redens, nicht aber die inhaltliche Mitteilung» (105) et σιγᾶν «auf den Inhalt der Rede bezogen» (106).

23) On ne peut manquer de rapprocher le vers de Bacchylide du vers 293 de l'Ajax de Sophocle, Γύναι, γυναιξὶ κόσμον ἢ σιγῇ φέρεαι, dont le contexte est bien éloigné de celui du poème lyrique, et de penser que le dramaturge a pu faire volontairement écho au vers de Bacchylide. F. G. Kenyon, The poems of Bacchylides, Oxford 1897, 29, souligne également le parallélisme et commente: «Here . . . σιωπά is not the silence of the prosperous man himself, but of his contemporaries. Bacchylides' sentiment is equivalent to Horace's «Paullum sepultae distat inertiae Celata virtus»».

distincts. En revanche, le silence lyrique²⁴) doit être appréhendé en contrepoint à la parole dont il est une forme *autre* et non le simple négatif. Autrement que la parole «révélatrice» qui éclaire, il enveloppe et dévoile sous un jour sombre la réalité qu'il tait. On comprend qu'il est tentant de paraphraser la formule célèbre de J. L. Austin²⁵) en affirmant que pour le poète lyrique «se taire, c'est faire»...

Paris

Pascale Hummel

24) Malgré la formule heureuse selon laquelle la poésie lyrique est caractérisée comme une «poésie du silence», les pages consacrées au silence dans l'article de R. Descat, *Idéologie et communication dans la poésie grecque archaïque*, QUCC 38, 1981, 7-27 [16-18], apparaissent comme imprégnées d'une orientation sociologique, voire idéologique, qui les éloigne considérablement des arguments développés ici.

25) *How to do things with words*, Oxford 1962, trad. franç. «Quand dire, c'est faire», par G. Lane, Paris 1970.